

L'enfant de la baie

Simonis, le berger, regardait dépité la baie qui se mourait. La nourriture pour les bêtes se faisait rare. En ce début juillet, ni l'aster maritime ni la salicorne n'avaient poussé. Même les lilas de mer n'avaient pas fleuri. La pluie généreuse de ces derniers jours n'y avait rien fait. Dans les herbes, le soleil n'avait plus envie de jouer avec la rosée sur les toiles d'araignée.

Simonis avait les cheveux bruns en broussaille et une barbe hirsute. Ses traits étaient burinés et ses mains calleuses, stigmates d'une vie de labeur. Il claudiquait depuis qu'un cheval lui avait écrasé le pied lorsqu'il travaillait encore comme maréchal ferrant. Angéline, son épouse qu'il chérissait tant, était morte en couches. Son bébé, lui aussi, n'avait pas survécu. N'ayant plus goût à la vie, il abandonna sa maison et son petit atelier pour trouver refuge, là où les paysages donnaient une impression de bout du monde. Reclus, il se cachait sous une épaisse toison nauséabonde pour se confondre avec les moutons dont il s'occupait.

Il pouvait passer des heures, le regard noyé, assis face à la baie. Souvent, il pensait mettre fin à ses jours sans en avoir le courage. Ce jour-là, pourtant, il était bien décidé à se laisser emporter par la marée. Mais une mystérieuse brume envahit les prés-salés. Bien qu'averti, le berger perdit tout repère quand il entendit des petits bruits entre babillage et bêlement qui le guidèrent jusqu'à un îlot sableux hérissé de joncs où il découvrit un nouveau-né dans un panier en osier. L'enfant, bien mal-en-point, avait pris une coloration bleutée. Le berger se demanda ce qu'il allait bien pouvoir faire de ce rejeton à l'agonie.

Quand il souleva le linge, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir que le nourrisson sans bras ni jambes, était pourvu de quatre pattes velues et de sabots. Il le plaça sous sa toison pour le réchauffer non sans un certain effroi.

L'enfant retrouva rapidement sa respiration et un teint blancheur de lait.

— Je t'en prie, aide-moi, sinon c'en est fait de moi, dit le petit être mi-homme mi-bête d'une voix à peine perceptible.

— Qui es-tu petite abomination ? s'enquit le berger.

— Et toi, qui es-tu pour m'appeler de la sorte ? rétorqua l'enfant. Je vais te raconter mon histoire.

Mon père est chevalier, c'est même le guerrier le plus redouté de tout le royaume. Je suis le fruit du péché de sa rencontre avec ma mère. Comme il ne voulait pas être déchu de son titre de chevalier pour avoir eu un enfant illégitime, il ordonna à une sorcière de me jeter un sort me condamnant à brouter dans l'éstran avant de finir, un jour, rôti à la broche dans une cheminée.

Mais le sort a failli en partie ! Furieux, il transperça de son épée le cœur de la sorcière. Je ne dois mon salut qu'à ma mère qui a mis ce panier à l'eau avant que mon père ne vienne m'occire.

— Je ne peux rien faire pour toi. Tu devras te débrouiller seul ! La baie t'offrira de quoi manger que tu sois homme ou bête.

— Berger, je t'en conjure ! Je suis bien trop petit.

Le berger réfléchit quelques instants.

— Que gagnerai-je à t'aider ?

— Je te rendrai ce que tu as perdu et qui te cause tant de tourments, si tu veux bien t'occuper de moi.

— Petite abomination, c'est bien généreux de ta part mais c'est peine perdue, mon cœur est mort.

La mer arrivait à la vitesse d'un cheval au galop. Hâte et un peu gauche, l'enfant n'avait aucune chance.

Contre toute attente, ils partirent ensemble. Sept longs kilomètres de terres marécageuses les séparaient du village. Le berger avait la ferme intention de le déposer avant la nuit sous le porche de l'église. Il se ravisa, aussitôt arrivé, de peur que le prêtre ne sacrifia l'enfant pour sa différence y voyant l'œuvre du démon. Il reprit la route pour se rendre chez l'apothicaire qui aurait à coup sûr quelques breuvages pour requinquer le petit. Il toqua à la porte puis aux carreaux mais personne ne répondit.

Le nourrisson se mit à pleurer si fort que des nuées d'oiseaux emplirent le ciel rouge orangé du soleil couchant.

— Tais-toi ! Tais-toi ou je te tords le cou ! fulmina le berger.

— J'ai faim, répondit le nourrisson.

Endolori et exténué, le berger lança « Je maudis ce jour ! ».

Dans la précipitation, il n'avait pas pensé à traire l'une de ses brebis. Il se rendit dans la première ferme, à quelques encablures de là, pour mendier un pichet de lait frais. Lorsque la fermière ouvrit la porte, elle fut effrayée par ce qu'elle prit pour une bête sauvage tenant un enfant affamé. Dans un premier temps, la fermière refusa.

— Laisseriez-vous un enfant mourir de faim ? lui demanda Simonis.

Elle grommela mais apitoyée par les pleurs du petit, elle rentra dans la ferme et revint avec un broc de lait.

Le berger s'en alla pour rejoindre sa petite cabane en bois, isolée au cœur de la forêt. Il alluma un feu, fit chauffer le lait et nourrit l'enfant avant de s'allonger à ses côtés sur un sac de jute rempli de laine.

Une fois la nuit tombée, le berger entendit au loin les hurlements d'une meute de loups. De bien mauvaises pensées surgirent. Par peur ou par lâcheté, il imagina laisser l'enfant à leur merci. Alors, il retourna désespérément la cabane à la recherche d'un panier mais dut se contenter d'un sac de jute usé. Il y attacha une corde et installa l'enfant qu'il tira avec beaucoup de difficultés jusqu'au milieu de la clairière. Les loups faméliques se rapprochèrent rapidement, attirés par l'odeur de chair fraîche. Il lutta de toutes ses forces pour abandonner le petit à son triste sort mais se voyant dans cet être différent, il ne put s'y résoudre. Il agita sa torche dans tous les sens pour effrayer la meute qui fut contrainte d'abandonner l'appétissante proie. Le berger, aveuglé par la sueur, ne distinguait presque plus rien. Il tira le sac pour le ramener à la cabane et trébucha à plusieurs reprises dans les garennes à lapin. Une fois à l'abri, il esquissa un sourire en entendant le doux ronflement du petit avant de s'endormir paisiblement à ses côtés.

Le lendemain, la fermière, connue pour être la cancanière de la baie, racontait les aventures du berger à qui voulait entendre. Ses propos sont très vite venus aux oreilles du chevalier qui, fou de rage d'apprendre que l'enfant était encore en vie, jura que cette fois le bâtard allait mourir. Il convoqua sur le champ un barbare aussi cruel qu'hideux.

— Barbare, retrouve le berger et l'enfant puis tue-les ! Tu me rapporteras leurs têtes. N'échoue pas ou mon courroux sera terrible !

— Je ne faillirai pas, foi de barbare, tu auras leurs têtes !

Le barbare revêtit sa cuirasse et s'arma d'une hache et d'une épée. Il marcha de longs jours à travers les bois et les pâturages pour atteindre la baie.

Pendant ce temps, le berger continuait de s'occuper du garçonnet qui maintenant se tenait sur ses quatre pattes. Chaque matin, tous deux se rendaient dans les mollières devant des moutons médusés par ce drôle d'être qui leur ressemblait pour moitié.

Une nuit, le berger qui ne dormait pas, entendit des bruits de pas et des craquements de branches autour de la cabane et eut un très mauvais pressentiment. Il saisit l'enfant et sortit par derrière, là où les planches en bois étaient mal ajustées. Ils s'enfoncèrent dans la forêt avec pour seule lumière, la pleine lune. Le vent gémissait dans les arbres.

Simonis arracha de longs morceaux de sa toison pour les accrocher aux branches et tenter de tromper leur poursuivant. Puis, ils se cachèrent derrière un énorme tronc d'arbre tombé. Mais, de peur, le petit se mit à sangloter.

Le berger n'eut pas le temps de couvrir la bouche de l'enfant que le barbare les débusqua. Il essaya de se défendre avec vaillance mais le barbare était beaucoup plus grand, beaucoup plus fort. Le berger s'effondra, manquant de peu d'écraser l'enfant. Il le serra très fort contre lui comme dans un dernier adieu. Le barbare brandit sa hache, prêt à leur ôter la vie.

Dans un ultime effort, Simonis saisit un rondin et assena un coup à la jambe du guerrier, qui, destabilisé, tomba à la renverse et se brisa la nuque contre une pierre.

Le berger, à bout de force et tiraillé par la douleur, s'égara dans la forêt. Il regrettait de n'avoir semé aucun indice pour regagner son logis. Sans torche, les loups, aux aguets, pouvaient attaquer à tout moment. Il leva les yeux vers le ciel, cherchant une solution quand il vit l'étoile polaire.

— Nous sommes sauvés ! cria-t-il

Le petit, qui s'était endormi, épuisé par toutes ces péripéties, se réveilla subitement et balbutia quelques mots pour exprimer sa reconnaissance.

Guidés par l'astre, ils rentrèrent à la cabane et reprirent leur invraisemblable cohabitation.

Les jours passèrent. Le chevalier, sans nouvelles du barbare, décida de se débarrasser lui-même de cet encombrant bâtard. Il partit à cheval en direction de la baie et observa plusieurs jours le berger et l'enfant pour fomenter son plan. Il eut la machiavélique idée de se vêtir comme le berger. Il abandonna son armure dans une mesure inhabitée pour une toison miteuse et se rapprocha d'eux à pas de loup.

Le vent se leva, une fraîcheur envahit l'atmosphère et la brume grimpa sur les pentes de l'estuaire diffusant une lumière nouvelle de fin du monde.

— Je vous promets une mort rapide ! dit-t-il avec une haine incommensurable, les yeux injectés de sang.

Le berger et l'enfant se retrouvèrent démunis face au chevalier sans aucune échappatoire dans ce paysage gris et sans relief. Le brouillard était maintenant à couper au couteau.

— Et bien plus douce que celle de ta mère qui a fini sur le bûcher, brûlée vive pour m'avoir trahi, renchérit-il.

Les yeux de l'enfant se remplirent de larmes en comprenant qu'il ne reverrait plus jamais sa maman. Il imagina ses cris de douleur quand les flammes vinrent lécher son corps.

— Sauve-toi ! hurla le berger.

L'enfant restait coi.

— Sauve-toi petit ! Sers-toi de tes quatre pattes comme je te l'ai appris ! Que le sacrifice de ta maman ne soit pas vain !

— Je refuse de te laisser, je n'ai plus que toi, répondit la petite voix au cœur meurtri.

— Cours ! Ne t'inquiète pas pour moi !

Alors le petit se mit à galoper à travers l'estran, sautant les méandres, franchissant les sillons et les serpentins creusés par la mer. Cette baie, maintenant, il la connaissait par cœur et savait en déjouer tous les dangers même les yeux fermés.

Le chevalier promit au berger, qui était à terre, de revenir l'achever et se mit à la poursuite de l'enfant. Il courut vite, très vite pour le rattraper mais c'était sans compter sur l'aide providentielle de la baie et de ses troupeaux. Les moutons le poussèrent à traverser ce qui ressemblait à une grande flaque d'eau. L'abominable chevalier se retrouva pris au piège d'un sable mouvant vorace. Hélas, il eut le temps d'atteindre l'enfant avec une flèche avant d'être englouti à jamais par la baie protectrice. Le berger, qui avait réussi à se relever, partit à la recherche du petit.

Le soleil chassa l'épais brouillard et le berger vit une forme au loin qui émettait de petits gémissements sur un îlot sableux. Celui-là même où il avait trouvé l'enfant la première fois. Avec la disparition du chevalier, le sort était rompu. Sous le linge, se trouvait un magnifique bébé avec deux bras et deux jambes. Mais le pauvre petit, d'une pâleur anémique, se vidait de son sang. Simonis commença par retirer délicatement la flèche. Son regard se porta sur un unique pied de cochléaire officinale qui s'offrait à lui. Il cueillit les feuilles, les froissa avant de le déposer en cataplasme sur la plaie de l'enfant.

— Accroche-toi petit ! Si tu survivs, tu seras mon fils ! cria-t-il, ému.

Il prit le bébé contre lui et se rendit en hâte chez la fermière implorer son aide. Cette fois, elle accepta avec générosité, se sentant coupable de tous les maux qu'ils avaient essuyés par sa langue bien pendue.

Un long frisson parcourut le corps de l'enfant.

— C'est trop tard Simonis, le petit nous a quittés ! annonça la fermière d'une voix grave, les yeux humides.

— Non ! Non ! hurla-t-il. Ce n'est pas possible ! Pas encore !

Les larmes qu'il avait trop longtemps refoulées, coulèrent le long de son visage et tombèrent sur le corps de l'enfant.

Il y eut un long silence que le coq de la ferme déchira.

Au moment où Simonis allait reposer le nourrisson dans son panier pour le porter en terre dans l'estran, celui-ci retrouva des couleurs et son petit cœur se remit à battre doucement. C'était un véritable miracle. La fermière proposa à Simonis de les héberger, le temps que tous deux reprennent des forces.

Quand le berger retourna s'occuper de son troupeau, c'est avec une grande émotion qu'il découvrit la baie de nouveau luxuriante et généreuse. Des vagues violettes de lilas de mer tapissaient le sol. Les moutons paissaient à foison. Beaucoup diront par la suite que le sang pur de l'enfant qui s'était répandu avait sauvé l'estuaire. La légende de l'enfant de la baie était née.